

Ayez pitié de moi, ayez pitié de ma faiblesse, je ne suis qu'une pauvre femme, soyez généreux, le bon Dieu vous en tiendra compte dans l'autre monde. Je vous l'ai déjà dit, je suis très riche, je vous offre toute ma fortune pour ma liberté et celle de mes amis. Vous ne gagnerez jamais si vite une aussi grosse somme d'argent. Laissez-vous attendrir, écoutez votre cœur. Vous pouvez assurer votre avenir, tout en faisant le bonheur de trois personnes qui ne vous ont jamais nui.

— Vous n'obtiendrez rien de moi. Toutes vos paroles sont vaines. J'ai bien réfléchi, je sais ce que j'ai à faire. Je vous vendrai à Louma. Vous savez cela, je suis las de vous le répéter. Lorsque j'aurai touché le montant de votre vente, lorsque j'aurai tiré de Louma tout ce que je peux en tirer, je le tuerai et je dévasterai son pays, qui est très grand ; je vous reprendrai ensuite, je vous revendrai à votre frère et à son ami. Puis, après tout cela, si vous voulez être libre, il faudra me céder votre fortune tout entière. Vous représentez pour moi une affaire de plusieurs millions, chère enfant. Je veux qu'elle soit bonne, car je n'en ferai plus d'autre, je songe à prendre ma retraite. Donc vous serez à Louma, arrangez-vous provisoirement avec lui, je n'ai rien à y voir. Si vous êtes assez adroite pour ne lui accorder que ce qui vous conviendra, cela le regarde. Je vous prêterai même mon concours, si vous le payez. Je suis un homme positif, les affaires avant tout. Je termine : si j'étais votre frère ou votre ami, il y a beau jour que vous seriez libre. Mes hommes sont tous des lâches ; ils ne sont braves que devant les nègres qui n'osent se défendre. J'ai dit. Adieu !

XXXVIII

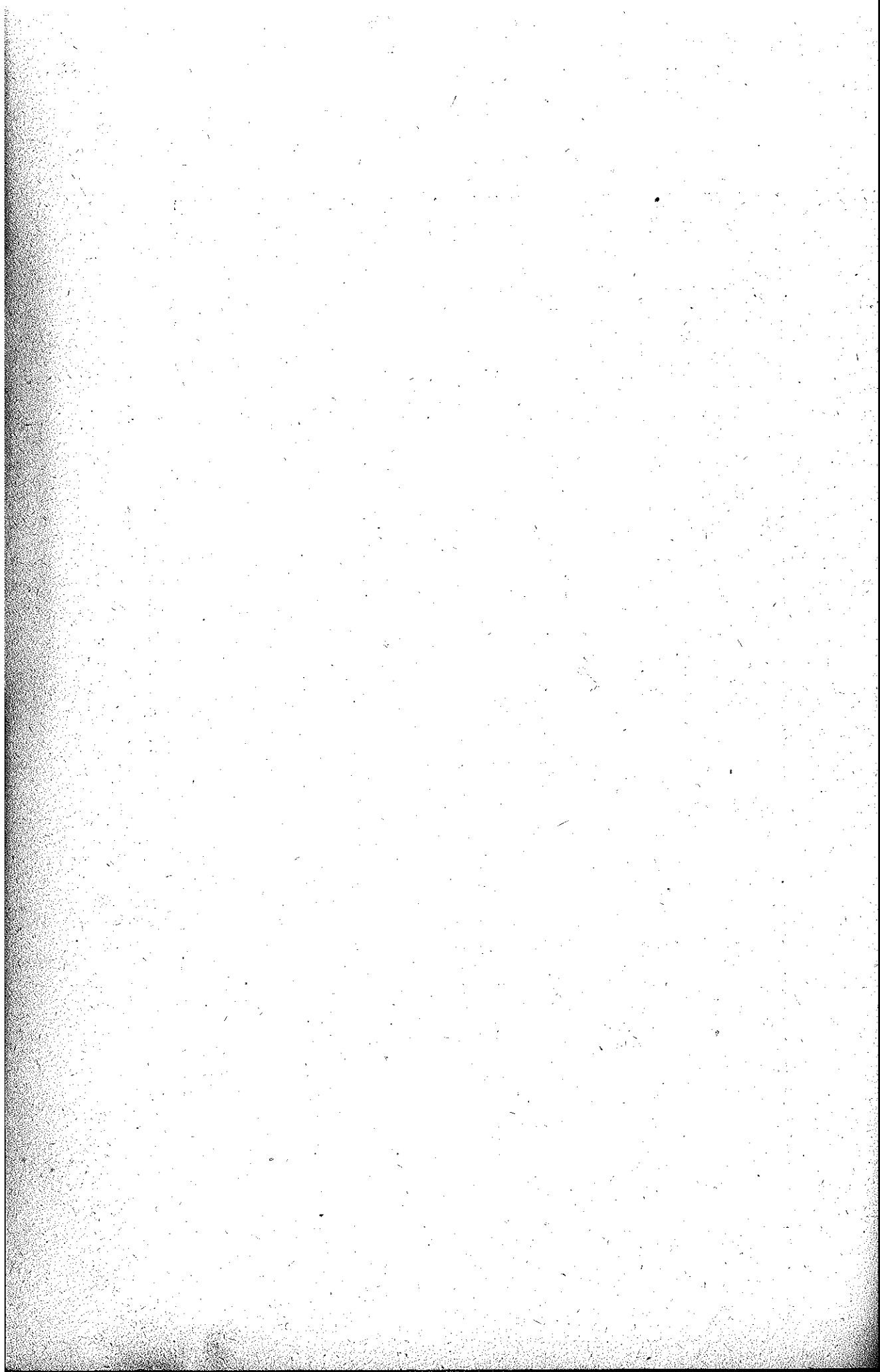
CAVALERIE AFRICAINE

et ses compagnons rentrèrent dans la case qui leur avait été offerte ; ils y tinrent conseil avant de goûter un peu de repos.

— Mes chers amis, commença Henri, nos moyens d'attaque changent à partir de ce jour. Criquet nous a fait des alliés. Nous lui devons des remerciements que nous ne lui mesurerons pas.



PAUL ABATTI UN ZÈBRE. (P. 254.)



— Halte! interrompit Criquet, le système métrique n'est pas en usage ici.

— Oh! je sais, brave et dévoué compagnon, que vous n'attendez pas la récompense de...

— Une raie qu'on panse est une bête fichue!

— Tu cultives trop la raillerie, Criquet, laisse-nous au moins te remercier.

— Scier! oui, sûr. Il s'agit de tracer un plan et pas de se fourrer de compas dans l'œil, ni des bonbons dans la bouche. Vous me louangerez, vous me verserez tout un tonneau de patchouli sur la tête si cela vous convient; mais que ce soit après que nous serons débarbouillés de notre mauvaise affaire. Voyons, monsieur le Président, posez la question.

— Soit, fit Henri. Y a t-il lieu de proclamer Criquet le meilleur, le plus brave et le plus intelligent de nous tous?

— Oui, répondirent trois voix pleines d'enthousiasme.

— Trop de titres, trop de fleurs, messieurs, dit le brave enfant plus ému qu'il ne voulait le paraître. Causons affaires et ne me brûlez pas trop d'encens sous le nez, cela me ferait éternuer. Le roi de pique, qui est l'atout ici, et son sorcier peuvent nous aider; que décidons-nous?

— Le moyen le plus sûr et le plus expéditif est d'attendre Calao ici, de lui sauter à la gorge dès son arrivée et d'en faire ce que l'on fait des bêtes enragées, s'écria Paul.

— Ce moyen serait bon si le négrier n'avait pas une bande de démons pour escorte. Vous seriez victime de votre témérité et votre mort n'améliorerait nullement le sort de notre chère Catherine.

— Que faire de mieux? Nos alliés ne sont pas à même de nous aider dans une lutte ou dans un combat en règle.

— C'est vrai le temps nous manque pour les dresser et les discipliner quelque peu. Il nous faudrait leur apprendre trop de choses pour en faire des soldats; nous ne pouvons que leur conseiller de s'éparpiller dans les bois dès l'approche de leurs ennemis, et de les exterminer en détail, comme font les Indiens et les guérillas.

— Calao reconnaîtrait notre intervention.

— Ce serait pour le mieux. Les esclaves, que sans doute il traîne, seraient pour lui un grand embarras, s'il n'avait plus de roi nègre pour les garder.

— Première division dans la troupe des négriers.

— S'il est obligé de scinder son opération, il est probable que la garde sera moins forte que la troupe d'attaque.

— C'est donc la garde qu'il nous faudra attaquer.

— Oui. Mais si les villages prévenus se défendent, la garde et la colonne d'attaque seront trop faibles. Les nègres esclaves pourraient devenir aussi des ennemis dangereux pour leur maître. Calao, dès qu'il constaterait son infériorité, ne ferait qu'un bond et nous dépasserait.

— Ou bien vendrait mademoiselle Catherine au premier venu, ce qui serait pire que ce que nous voulons éviter.

— Ou bien encore il nous cernerait et nous anéantirait.

— S'il le pouvait.

— Je propose d'aller d'un trait au village de Louma et d'y établir de sérieux moyens de défense.

— Tout en prévenant les rois nègres dont nous traverserons les villages ?

— Oui.

— Messieurs, dit von Ruff, nous sommes, nécessairement, dans un polygone inscrit par de nombreux villages, dont une partie au moins sera détruite par le négrier. Ne pourrions-nous pas établir une ligue entre eux et leur donner pour tâche de se réunir, à certain jour, dans un endroit propice où serait écrasé l'ennemi commun ?

— Pour une idée de savant, elle est bonne celle-là, fit Criquet. Si dix villages donnent chacun cent hommes pour former un cercle autour du négrier, il est plus que probable que ce dernier n'aurait pas le temps de voir repousser les dents qui lui manquent; mais le difficile est de trouver le cercle et le centre.

— Calao pourrait en effet suivre la tangente du cercle et se soustraire au combat.

— De plus il aurait le temps d'écraser successivement tous les villages du cercle avant que la ligue fût établie.

— Il faudrait donc prévenir immédiatement tous les nègres menacés d'avoir à évacuer leurs villages à l'approche du bandit ?

— Tout cela, bien entendu, est possible, si, comme nous le supposons, Boukra nous suit et ne nous précède pas.

— Il ne nous précède pas, la raison nous le prouve.

— Mes amis, fit Henri, voici ce que je propose en dernier ressort : il faut écrire une lettre à notre chère persécutée; Criquet la lui fera parvenir.

— Où demeure le facteur de ce village? interrompit Criquet.

— Vous ferez parvenir la lettre. J'affirme, je ne commande pas. Nous partirons dès demain en droite ligne pour Louala en établissant des correspondances ou des intelligences partout où nous passerons. Quand Calao arrivera, nous serons prêts à le recevoir. Il aura un nombre considérable d'esclaves qui le gêneront dans sa défense et nous aideront, car ces esclaves seront en partie nos amis, ils seront nos soldats.

— Je comprends, dit von Ruff. C'est Calao qui amènera lui-même à Louala nos alliés.

— Oui, confirma Criquet; tous les sorciers seront mes disciples et dirigeront eux-mêmes la révolte dans le camp de Boukra, lorsque le moment en sera venu. Calao croira n'avoir que des esclaves et il se trompera. Mademoiselle Catherine sera informée de notre projet aussi sûrement que par la poste.

— Paul, écrivez quelques mots à votre sœur.

— Avec quoi? sur quoi? comment?

— Paul, répondit Henri en relevant sa manche, voici l'encrier et l'encre!

— Un petit roseau pris au toit de cetteasure fera l'office d'une plume passable, observa von Ruff.

— Et cette pierre blanche et mince tiendra lieu de papier, ajouta Criquet.

— Voici l'encre, et l'encrier est débouché, reprit Henri en se faisant une incision au pli du bras.

Paul écrivit :

« Avec du sang de mon frère Henri, comte de Simo, je t'écris espère! Paul Tcherkoff. »

— Si mademoiselle Catherine passe ici, elle recevra cette lettre, dit Criquet dont l'émotion était visible. Susse, ajouta-t-il, viens avec moi, nous allons à la case du sorcier. Je sais où elle est.

Quelques minutes plus tard, le sorcier blanc était près de son *écolier* noir.

Susse traduisait les paroles des deux interlocuteurs.

— Tu es un grand sorcier, disait Criquet, je ne peux rien t'apprendre que tu ne saches, car tu sais tout.

— Tu es le maître, je ne suis que l'élève, répondit Gnagna. Si tu voulais, je serais ton disciple.

— Veux-tu montrer un objet à une esclave blanche qui viendra ici? Tu seras mon disciple, comme tu le désires.

— Oui.

— Tu feras en sorte de ne pas effacer un seul des traits qui se trouvent sur l'objet, car ils sont sacrés.

— J'observerai tes recommandations, maître.

— Si le négrier, qui est le maître de l'esclave blanche, te fait esclave, tu ne chercheras pas à t'échapper, mais tu diras à tes amis : « Restez avec moi, le sorcier blanc sait pourquoi : les esprits le veulent ainsi. »

— Moi, esclave ?

— Pour devenir, quand je le dirai, roi de cette tribu.

— Oha !

— Oui. Tu seras conduit avec tes hommes à Louala. Nous t'y précéderons. Là nous écraserons Boukra. Ceux qui nous aideront partageront ses dépouilles.

— Jüa !

— Ceux qui commanderont parmi les esclaves, seront rois après la victoire.

— Jüa.

— Tu comprends ?

— Oui. Mais es-tu assez puissant pour vaincre le négrier ?

— Tu doutes des esprits ?

— Non.

— Va m'attendre dehors, dit Criquet à Susse, qui sortit aussitôt.

Dès que les deux sorciers furent seuls, notre ami montra la manière dont il escamotait pierres et muscades et mit le nègre à même d'étudier le tour et de le répéter après quelques essais.

Le nègre était enchanté, car Criquet lui apprit en outre maints autres petits tours. Le magicien noir comprit vite le parti qu'il en pourrait tirer.

Criquet rappela Susse dans la case et fit répéter par lui ses instructions. Lorsqu'il eut la certitude qu'elles seraient suivies par le féticheur, il retourna dans la case où il avait laissé ses compagnons et y dormit d'un profond sommeil.

Le lendemain matin nos voyageurs partirent sous la conduite d'un guide qui ne devait les quitter qu'au plus prochain village dont les séparait une journée de marche soutenue.

A mi-chemin, ils se mirent à chasser pour assurer leur repas. Henri tua une petite antilope, Paul abattit un zèbre. Laurent suivait Henri ; Susse accompagnait Paul.

Paul, rentré au camp, racontait ses exploits cynégétiques, lorsque Criquet sursauta au moment où l'on s'y attendait le moins.

— Il me pousse une idée, s'écria-t-il.

— Dites-nous-la. Nous verrons si elle est heureuse.

— Vous en jugerez tout à l'heure. Où est votre bête ?

— Par là, si vous voulez me suivre, je vous la montrerai.

— C'est ce que je désire.

Quelques instants après, l'ex-« cocher perfectionné » admirait le zèbre mort.

— S'il n'était trépassé, dit-il, j'en ferais un magnifique coursier ; mais lui mort n'empêche pas les autres de vivre. Si je pouvais en attraper un vivant, j'en aurais bientôt d'autres.

— Tu monterais un zèbre, toi, mauvais farceur ?

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est indomptable.

— Pas plus qu'un cheval ou un éléphant sauvage, sans doute ?

— Si, comme un âne sauvage.

— Ta, ta ! Rien ne presse pour arriver au prochain village. Allez rejoindre vos amis et laissez-moi un instant seul.

— Que veux-tu faire ?

— Je vous l'ai dit. Si vous ne voulez pas vous en aller, cachez-vous.

Criquet avait depuis longtemps son idée, il avait confectionné une corde dont il avait fait un « bolas » ou bolzas. C'était une réminiscence de cirque où il avait « joué gaucho ».

« Las bolas » sont trois sachets, de forte toile ou de peau, remplis de terre et fixés aux extrémités de trois cordes réunies en forme d'Y. La main expérimentée des cabos ou gauchos lance ces boules dans les jambes des animaux sauvages. Les cordes, arrêtées par les jambes, sont enroulées par la force d'impulsion que conservent les boules qui décrivent ainsi plusieurs cercles autour de l'objet garrotté et finalement y forment une sorte de nœud très solide.

Criquet attendait, couché derrière le zèbre mort. Les bourses de sa bricole étaient prêtes.

Bientôt les zèbres revinrent vers l'endroit où leur compagnon avait été tué. Le braconnier les laissa approcher à distance voulue, puis, tout à coup, se redressa, fit tournoyer les bourses ou boules et les envoya comme un trait sur les jambes d'un beau mâle. L'animal fit un bond et s'affaissa lourdement.

— Bravo ! cria Paul, qui avait suivi les mouvements.

— Ah mais ! vous êtes un peu Cosaque vous, monsieur Paul, ne pourriez-vous pas dompter cet âne-là ?

— J'ai toujours cru le zèbre indomptable, mais je ne crains pas d'essayer de monter celui-ci.

— Nous allons commencer par lui bander les yeux et par le brider.

— Comment? avec quoi?

— Avec quoi? parbleu avec cette belle ronce faite tout exprès pour cela; von Ruff nous en dira le nom.

— C'est une idée, on emploie quelquefois une ferrure que l'on passe sur le nez des chevaux rétifs, ceci est même un perfectionnement,

— Notre ronce sur le nez, un bâton dur et carré dans la bouche, notre zèbre marchera à la baguette.

— Et ta baguette magique au besoin?

— Parbleu! elle vient à point, ma baguette.

Ils se mirent à l'œuvre, et bientôt le zèbre fut bridé. Nos voyageurs possédaient chacun une corde d'arc qui fut employée comme bridon. Paul montait l'animal, Criquet se tenait prêt à l'arrêter net en cas d'accident ou d'emportement.

La bête fit bien des difficultés, mais Tcherkoff était cavalier consommé, il resta maître; à cause de la douleur atroce que produisaient les épines sur le nez de l'animal, et aussi à cause du bandeau qui lui couvrait les yeux.

— Il n'y a que le premier pas qui coûte, fit Criquet. Il nous en faut chacun un. Allons en chasse.

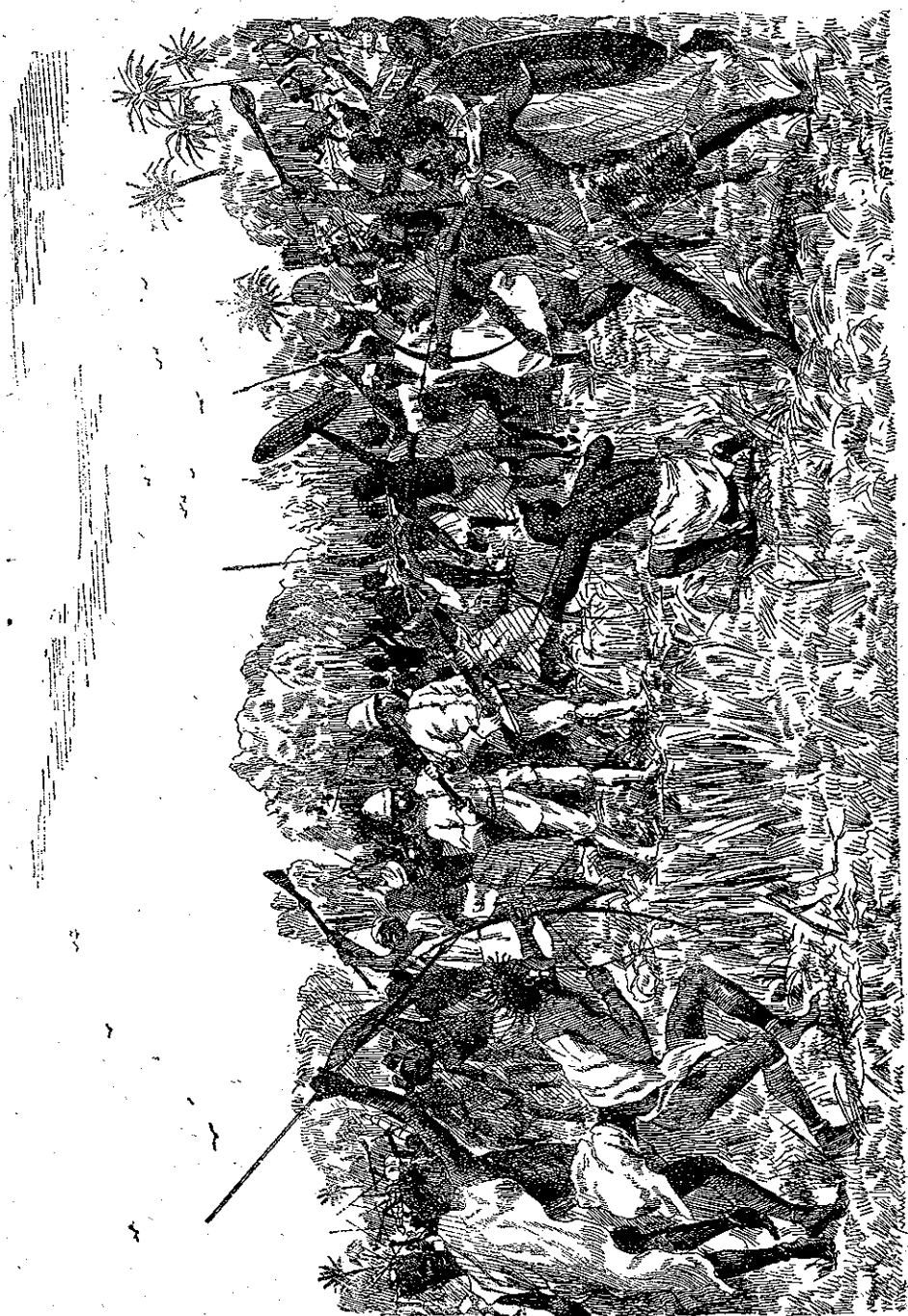
Les zèbres sauvages, que jamais les coups de feu n'avaient effrayés, se laissaient approcher assez facilement. Tous les chasseurs connaissent cette particularité: la différence de vol des perdreaux, de fuite des lièvres, au commencement ou vers la fin de la chasse.

Un second zèbre fut pris et harnaché de la même manière que le premier. Les deux gauchos se promirent de compléter leur harnachement dans le premier village, au moyen d'anneaux de fer.

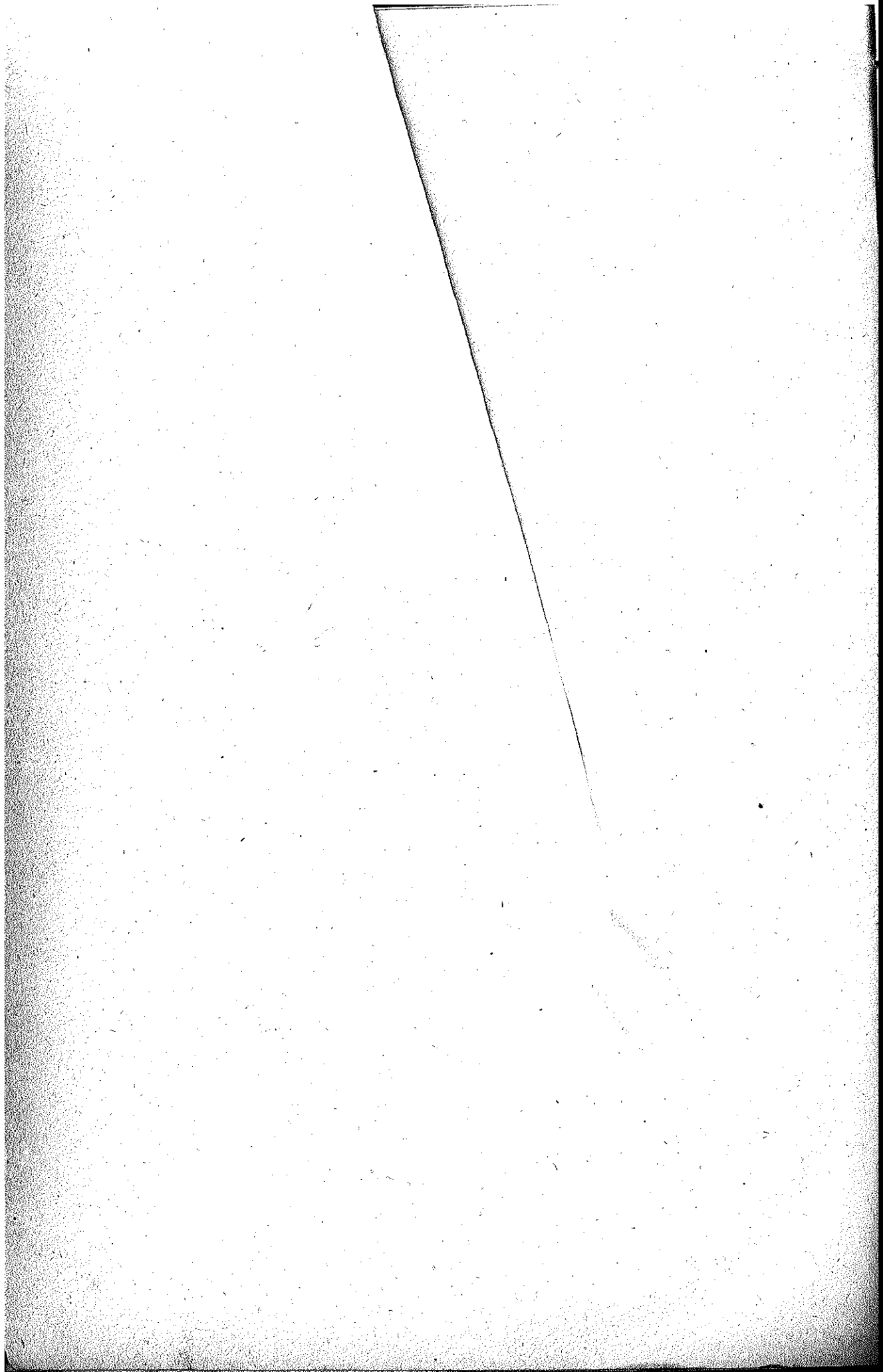
Ils revinrent au camp, où leur rentrée fut saluée par des acclamations.

Au lieu de continuer leur route, nos amis résolurent de se monter du mieux qu'il serait possible. Le soir même, chaque voyageur avait sa monture. Susse et Laurent eurent bien des difficultés à apprendre à monter à... zèbre, mais on *aggrava* les bridons, et leurs montures devinrent aussi douces que des petits agneaux.

von Ruff avait réfléchi; il trouva la domestication du zèbre chose toute naturelle. Il est vrai qu'il n'eût jamais pensé à cette chose si simple et « toute naturelle ».



HONGO I HONGO I HURLA YATALOU. (P. 262.)



— Il est regrettable, disait-il, que ceux qui ont vu des zèbres aient soutenu que cet animal était indomptable; sans cela, depuis longtemps peut-être il serait dans nos écuries à côté de l'âne qui est souvent intraitable, têtu, vicieux, mais pourtant réduit à merci. Tout dépend des moyens employés.

Une partie de la matinée du lendemain fut consacrée à perfectionner l'œuvre de la veille.

Avec la peau du zèbre tué et celle d'autres animaux préparées d'après le système breveté de Criquet mégissier, nos amis firent des selles, des étriers et des brides.

Les selles furent du modèle tartare; les étriers, indiens; les brides, arabes et capables de casser la mâchoire de la monture indocile; de plus chaque bride était munie d'un bandeau qui, à l'occasion, aveuglait le zèbre et le rendait immobile.

La marche devenait plus facile et plus rapide. Les voyageurs pouvaient défier les poursuites.

— Et notre trace! s'écria tout à coup Henri. Calao dépisté! Si notre guide sait se taire, si Calao ne sait pas que nous sommes montés, jamais il ne s'avisera de suivre le pas de nos animaux.

— Notre guide se taira, répliqua Criquet, c'est un apprenti-sorcier que son maître a eu la finesse de nous donner. Je vais lui dire, ou lui faire dire, que l'esprit le punira de mort terrible, si jamais il laisse même deviner ce qu'il vient de voir, car c'est de la sorcellerie.

XXXVIII

L'IMPOT DE PASSAGE

Vers la fin du jour nos voyageurs arrivèrent en vue du village où ils comptaient passer la nuit. Les formalités d'entrée furent bien simplifiées.

Le roi du village était à l'agonie; le peuple était livré un peu à lui-même et semblait se préparer à des événements extraordinaires.

Les arrivants étaient des blancs, fait peu ordinaire, et ils étaient montés sur des zèbres, fait inouï; ils étaient guidés par un noir que son costume faisait reconnaître pour sorcier. Tous ces phénomènes